

Le crime de Cornin Bouchon

- Marie et Joseph -

Chapitre 1

Aujourd'hui, il y a eu un drame terrible à la maison : mon frère Foufouille et moi, on s'est fait drôlement gronder, et même on a pris des claques, mais le pire c'est qu'on a été privés de télé pendant une semaine ! Et tout ça parce qu'on avait jeté des œufs couis à cet assassin de Cornin Bouchon. Foufouille et moi, on avait joué dehors toute la journée, et on s'était drôlement amusés.

Mais quand on est rentrés à la maison, on a tout de suite vu que papa n'était pas content.

Papa c'est monsieur Magnat, et il a une ferme où il élève des petits veaux ; il a des poules, aussi, mais, les poules, c'est Foufouille et moi qui nous en occupons : par exemple, c'est nous qui mirons les œufs placés sous les couveuses artificielles, qui sont de grosses lampes rouges très chaudes ; mirer les œufs, ça veut dire regarder à travers la coquille avec une lampe spéciale pour vérifier qu'il y a bien un petit poussin en préparation à l'intérieur ; quand il n'y en a pas, c'est que l'œuf est pourri, et il faut vite le jeter.

Chez nous, les œufs pourris, on les appelle les œufs couis, et c'est rigolo, parce que quand on les casse, ça pue, ça pue ! Alors des fois, quand on joue à la guerre, mon frère Foufouille et moi, on dit que les œufs couis c'est des bombes, et on se les lance dessus et on rigole bien, et après on est punis parce qu'on sent encore plus mauvais que les cochons. Mais comme dit Papa en rigolant, « ach so, la guerre, gross malheur ! »

Seulement Papa, aujourd'hui, il n'avait pas du tout l'air de rigoler, et on était à peine arrivés qu'il avait commencé :

— Ah ! vous voilà, petits voyous, petits bandits, petits garitous ! Mais qu'est-ce que vous avez donc dans le corps pour inventer sans arrêt de nouvelles bêtises !

Foufouille a tout de suite tordu sa bouche comme s'il allait pleurer ; quand il pleure, en général, Papa s'arrête de crier. Mais là ça n'a pas marché, alors j'ai vite dit :

— On n'a rien fait !

— Ah, vous n'avez rien fait ! Petits menteurs ! Cette fois, Cornin Bouchon vous a vus, tu m'entends, il vous a VUS !

Cornin Bouchon, c'est notre voisin. Il habite dans une ferme aussi, la dernière maison sur la route. Foufouille et moi, on ne l'aime pas, parce qu'il nous dit toujours des injures quand il nous croise, sous prétexte qu'une fois on lui a un peu chipé des fruits dans son verger.

Surtout, il nous traite d'enfants de l'Assistance, et ça, ça ne nous plaît pas, parce que c'est vrai qu'on est de l'Assistance : monsieur Magnat notre papa, ce n'est pas notre vrai père, c'est simplement un monsieur qui nous a pris chez lui.

Et mon frère Foufouille, ce n'est pas mon frère pour de bon, c'est juste un petit garçon qui était avec moi à l'Assistance ;

n'empêche que c'est quand même mon petit frangin, parce qu'on est élevés ensemble et qu'on ne se quitte jamais.

En tout cas, moi je m'en fiche que Cornin Bouchon nous traite d'enfants de l'Assistance, mais ça fait pleurer mon frère Foufouille, et alors Cornin Bouchon je le déteste.

— Et qu'est-ce qu'il t'a raconté, celui-là ? j'ai crié à Papa. D'abord, il invente tout le temps des histoires pour nous faire punir !

— Peut-être, mais là, il n'a pas eu à inventer ! Il m'a dit que vous aviez jeté tous les œufs couis sur son mur ! Il était dans sa grange, il a tout de suite senti l'odeur alors il est sorti et il vous a vus quand vous vous êtes sauvés !

Foufouille et moi on s'est regardés, et on avait bien envie de rire : c'est vrai qu'on avait jeté des œufs couis sur la ferme de Cornin Bouchon, et ça sentait tellement mauvais qu'on avait presque envie de vomir, on s'était drôlement amusés. Mais ça n'était pas le moment de rigoler, parce que Papa continuait à crier :

— Mais qu'est-ce qui vous a pris de faire ça ? Cornin Bouchon m'a dit que si vous n'étiez pas mieux élevés ici, il se plaindrait à l'Assistance pour qu'on vous reprenne. C'est ça que vous voulez ?

Là, Foufouille a commencé à avoir peur, et il a pleuré :

— D'abord Cornin Bouchon, c'est un assassin ! C'est pour ça qu'on lui a jeté les œufs couis !

J'ai essayé de lui donner un coup de pied pour qu'il se taise, mais je n'en ai pas eu le temps parce que Papa lui a filé une claque en disant :

— Tiens, petit sauvage ! Ça t'apprendra à raconter des horreurs pareilles !

— Mais c'est vrai ! Cornin Bouchon, c'est un assassin ! a hurlé Foufouille, une main sur sa joue.

Et pan, il a ramassé une autre claque et il s'est mis à pleurer comme une fontaine.

Moi je n'étais pas trop content, parce que, ce qu'il avait dit, c'était notre secret qu'il ne fallait répéter à personne ; mais puisque c'était trop tard, j'ai hurlé aussi :

— Il a dit la vérité ! Cornin Bouchon c'est un assassin, il a tué une petite fille !

Et pan pan, j'ai reçu mes deux claques, un aller et un retour. Mais moi je n'ai pas pleuré, moi je suis grand, j'ai huit ans, alors que Foufouille n'a que sept ans.

— On l'a vue, la petite fille qu'il a tuée ! j'ai crié.

Papa ne m'a pas donné d'autres claques, sûrement il en avait assez ; mais il nous a envoyés dans notre chambre avec interdiction d'en sortir, et privation de télé pendant une semaine, pour nous apprendre à ne plus traiter les voisins d'assassins. N'empêche que Cornin Bouchon, c'en est un !

Chapitre 2

Cornin Bouchon, il vit tout seul dans sa ferme. Il paraît qu'il a une fille, qui est mariée à un monsieur très riche. Comme elle vit à l'étranger avec son mari, on ne la voit jamais, mais Cornin Bouchon en parle chaque fois qu'il peut.

Il dit qu'elle a plein d'argent, que son mari gagne des fortunes en Afrique, et ra et gna, tout ça pour rendre jaloux les autres, vu qu'au village personne n'en a beaucoup, de l'argent.

Foufouille et moi, on le surveille depuis longtemps : on est sûrs qu'il a des secrets, et on voudrait bien savoir quoi.

Alors, on va souvent tourner autour de chez lui avec les jumelles que Papa nous a données pour observer les oiseaux ; mais les oiseaux, on s'en fiche, et les jumelles, on s'en sert pour espionner Cornin Bouchon. C'est comme ça qu'un soir où on était cachés dans le grand arbre en face de sa ferme, on l'a vu descendre de sa voiture avec un gros paquet enveloppé d'une couverture dans les bras.

Déjà, ça nous a paru louche, mais le plus bizarre, c'est qu'il regardait de tous les côtés, comme s'il avait peur que quelqu'un le voie...

Alors on a bien réglé les jumelles, et à un moment la couverture a glissé, et on a vu que le paquet c'était une petite fille, une petite fille qui avait peut-être cinq ans, toute marron, avec de grands cheveux frisés ! Elle ne bougeait pas du tout, et sur le coup, on a cru qu'elle dormait.

Et puis Cornin Bouchon est entré chez lui, il a fermé sa porte, et nous on s'est sauvés, en pensant qu'on reviendrait le lendemain pour savoir qui était cette petite fille.

Mais on ne l'a jamais revue, ni au village, ni à la ferme, ni nulle part, et la seule fois où on a essayé de demander de ses nouvelles à Cornin Bouchon, il s'est mis en colère, il nous a traités de menteurs, et il nous a dit

que si jamais on parlait de cette histoire à quelqu'un, il nous ferait renvoyer à l'Assistance.

Alors on a compris que la petite fille, il l'avait tuée, et c'est pour ça qu'on est allés lui jeter des œufs couis, à cet assassin.

Dans la chambre, où on était punis, Foufouille n'arrêtait pas de pleurer, il disait que Cornin Bouchon allait sûrement porter plainte, et qu'il ne voulait pas quitter monsieur Magnat notre papa ni moi, que peut-être nous serions séparés si on nous renvoyait à l'Assistance, enfin tout un cinéma.

Alors j'ai pris un air farouche et j'ai dit :

— T'en fais pas. Puisque c'est ça, on va prouver à tout le monde que Cornin Bouchon est un assassin, et c'est lui qui ira en prison !

— Tu crois ? a reniflé Foufouille. Mais comment on va faire ?

— Faudrait qu'on fouille toute sa maison pour trouver une preuve qu'il a tué la petite fille...

— Oui, mais comment on pourrait faire ? a répété Foufouille. Il ne sort presque jamais de chez lui, et jamais bien longtemps...

Là, j'ai eu une idée géniale. J'ai pris l'air mystérieux, et j'ai répondu :

— J'ai un plan. Tu vas voir ça demain.

Chapitre 3

Le lendemain, comme c'était mercredi, on n'avait pas d'école. On a dit à monsieur Magnat notre papa qu'on allait jouer dehors, et il a répondu :

— D'accord, mais pas de bêtises avec les œufs couis !

Je lui ai juré qu'on ne toucherait pas aux œufs : pour le plan, ce qu'on allait utiliser, c'était Aldébaran, le taureau de Cornin Bouchon.

Aldébaran, c'est le plus gros des taureaux du village, un vrai monstre. Il est méchant comme une teigne, tout le monde en a peur, et même Cornin Bouchon n'aime pas bien s'en approcher, c'est dire !

Mon plan, c'était qu'on allait faire sortir Aldébaran de son pré : comme ça, Cornin Bouchon serait bien obligé d'aller le rattraper et, pendant qu'il serait parti, on pourrait fouiller toute sa maison !

Aldébaran était derrière la clôture du pré quand on y est arrivés et, dès qu'il nous a vus, il s'est mis à souffler fort par son nez, comme s'il voulait nous faire peur ; mais je suis quand même allé ouvrir un peu la barrière, et puis j'ai vite couru à un arbre ; Foufouille était déjà dedans, et il m'a aidé à grimper pendant qu'Aldébaran poussait la barrière avec sa tête pour l'ouvrir tout à fait.

Il est sorti sur la route, il a tourné un peu autour de l'arbre, et ensuite il est parti tranquillement dans la direction du village ; alors on est descendus de l'arbre et on a couru guetter le moment où Cornin Bouchon sortirait de chez lui pour aller le récupérer ; on était bien tranquilles, quand les gens du village verraient Aldébaran se promener tout seul dans les rues, ils ne mettraient pas longtemps pour téléphoner à son maître !

Et tout s'est passé comme prévu : on a vu Cornin Bouchon sortir avec une trique à bestiaux, l'air drôlement pas content. Il n'a même pas pris le temps de fermer la porte à clé, et ça c'était une chance pour nous, parce que, sinon, on aurait été obligés de

casser une fenêtre pour entrer, et ça aurait fait des histoires. Pourtant, tous les détectives le font, on l'a bien vu à la télé ! Bref, on est entrés par la porte, en marchant sur la pointe des pieds ; ce n'était pas vraiment la peine puisqu'il n'y avait personne, mais ça faisait mieux ; et même, j'ai ouvert la porte de la cuisine d'un grand coup de pied, comme les policiers dans les films. À la maison, on n'ose pas le faire, parce que monsieur Magnat notre papa nous dit vandales et qu'on abîme la peinture, mais là, on aurait eu tort de se gêner. Seulement, dans la cuisine, il n'y avait rien d'intéressant, et Foufouille m'a demandé tout bas :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Eh ben, on cherche une preuve de l'assassinat, patate !

— C'est quoi, une preuve d'assassinat ?

— Eh ben, n'importe quoi ! Un revolver, ou une hache couverte de sang...

Foufouille a eu un frisson, et j'ai bien vu qu'il commençait à avoir peur. Moi aussi, d'ailleurs, mais c'était trop tard pour reculer : si on ne trouvait pas de preuves, avec Aldébaran qu'on avait lâché exprès, on aurait encore plus d'ennuis qu'avant, et peut-être on nous renverrait pour de bon à l'Assistance !

Ça m'a donné du courage pour bien chercher partout, et je suis entré dans une autre pièce ; c'était la chambre de Cornin Bouchon, il y avait un grand lit et de la

poussière sur les meubles ; dedans j'ai écrit SALE avec mon doigt, et après j'ai voulu effacer parce que ça prouvait que quelqu'un était entré dans la chambre, mais c'était encore pire parce qu'on voyait bien que quelqu'un avait essuyé la poussière, et si Foufouille n'avait pas été là, je me serais mis à pleurer ; mais devant lui je ne pleure jamais parce que c'est moi l'aîné. Et voilà qu'il me prend par le bras et qu'il dit :

— Écoute !

J'ai écouté, et j'ai eu très peur : on entendait des gens qui parlaient dans une pièce, et puis des cris et des coups de revolver !

— On se sauve ? a chuchoté Foufouille tout bas.

J'aurais bien voulu, mais bon, je suis l'aîné, alors j'ai répondu :

— Sauve-toi si tu veux, moi je vais voir ce que c'est.

Il m'a regardé avec plein d'admiration derrière sa frousse et ça m'a redonné du courage.

Je me suis approché de la pièce où on entendait parler ; là-dedans, ça criait, ça gémissait et ça tirait de tous les côtés. J'ai collé mon œil au trou de la serrure et qu'est-ce que j'ai vu ?

La télé ! La télé qui marchait toute seule dans la pièce !

Alors j'ai bien rigolé en pensant comme on avait eu peur, et j'ai voulu ouvrir la porte d'un coup de pied, et je me suis fait très mal parce qu'elle était fermée au verrou.

Ça, ça m'a paru louche. Peut-être que Cornin Bouchon regardait un western quand on lui a téléphoné pour Aldébaran, mais pourquoi il avait poussé ce verrou en partant ? Je réfléchis un peu, je me décide, je tire le verrou, j'ouvre la porte et qu'est-ce que je vois ?

La petite fille assassinée !

Là-dessus Foufouille se met à hurler « un fantôme ! un fantôme ! » et il se sauve en courant, et moi ça me fait peur et je me sauve aussi, mais je trébuche sur mon lacet et je m'étale par terre en poussant un grand cri.

Du coup, Foufouille s'arrête et il se met à pleurer, et le fantôme aussi, sauf que bien sûr ce n'était pas un fantôme, la petite fille assassinée, elle était plus vivante que moi. Mais sûrement on lui avait fait peur, et voilà, tout le monde pleurait, Foufouille, la petite fille et même moi un petit peu.

Comme je suis l'aîné, c'est moi qui m'arrête le premier, et je demande :

— Cornin Bouchon te garde prisonnière ?

La petite fille ne répond pas, elle pleure toujours comme un désespoir.

Moi, je suis bien embêté, et je dis :

— Ne pleure plus, va, on est justement venus te délivrer...

— Hi ! Elle fait. Hi ! Hi !

Et tout ce que je peux lui tirer, c'est hi, hi, j'étais de plus en plus embêté. Mais elle était vraiment mignonne, avec ses cheveux tout frisés et sa peau comme un caramel, ça faisait de la peine de la voir pleurer comme ça.

Comme je ne savais pas quoi lui dire d'autre, je la prends par la main, et Foufouille qui comprend que ce n'est pas un fantôme la prend par l'autre, et nous voilà partis tous les trois dans la cour.

Mais là, catastrophe ! Qui on voit arriver ?

Cornin Bouchon, avec monsieur Magnat

notre papa, qui l'avait aidé à attraper

Aldébaran ! Hou là là, ça allait chauffer !

Chapitre 4

Cornin Bouchon nous voit et ouvre des yeux ronds. Moi, je me prépare à lui crier :
« Ça y est, grand voyou, grand bandit, grand garitou, nous avons délivré votre malheureuse prisonnière ! Et nous on n'ira pas à l'Assistance, mais vous, vous irez en prison ! »

J'étais bien content, je faisais tout un discours dans ma tête, mais voilà que la petite fille se jette au cou de Cornin Bouchon en criant :

— Oh pépé ! Oh pépé !

Et Cornin Bouchon la serre dans ses bras, l'embrasse, il est tout rouge et il n'ose plus nous regarder.

Moi, je n'y comprends plus rien, sauf qu'on va avoir des ennuis.

— Mais qui c'est cette gamine ? demande mon papa. D'où elle sort, Cornin ?

— C'est la petite fille assassinée ! crie Foufouille tout content, et je lui envoie un coup de pied pour le faire taire.

— Quoi quoi quoi ? fait mon papa. Qu'est-ce que vous avez encore inventé ?

— On te l'avait bien dit, que Cornin Bouchon c'est un assassin, explique Foufouille tout fier, et je lui envoie un autre coup de pied, et il me balance une claque, et je la lui rends, et notre papa nous attrape chacun par un bras pour nous secouer en nous demandant :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ça ne vous regarde pas ! crie Cornin

Bouchon. Allez-vous-en !

— La petite fille, il la gardait prisonnière, et nous deux, on est venus la délivrer... je murmure tout bas.

— Allez-vous-en ! crie encore Cornin

Bouchon.

Il tient toujours la petite fille dans ses bras, et il lui caresse la tête.

— Écoute, Cornin, il faudrait quand même que tu nous expliques d'où sort cette petite... commence mon papa.

Alors Cornin Bouchon relève la tête et dit :

— C'est ma petite fille, la fille de ma fille, et ça ne vous regarde pas !

Une grosse larme tombe dans sa moustache ; du coup, la petite fille se remet à pleurer, et Foufouille aussi, et moi aussi, bien que je sois l'aîné, parce que je commence à comprendre qu'on a fait une grosse bêtise.

Monsieur Magnat mon papa ne pleure pas, mais ça se voit qu'il est très gêné, et il dit tout gentiment :

— C'est ta petite fille ? Mais elle est mignonne comme tout ! Pourquoi tu la cachais comme ça ?

Cornin Bouchon renifle un peu, et il commence à expliquer que sa fille, celle dont il parlait tout le temps pour dire qu'elle avait beaucoup d'argent, en fait elle a épousé un Africain pas si riche que ça, avec qui elle a eu cette petite fille caramel ; elle lui a demandé de la prendre en vacances à sa ferme, et il a accepté, mais il ne voulait pas qu'on le sache au village, parce qu'il avait honte que sa fille n'ait pas autant d'argent qu'il le racontait, et qu'en plus sa petite fille soit de couleur foncée, comme son papa africain. Monsieur Magnat mon papa lui dit que c'est idiot d'avoir honte pour ça, et il répond qu'il le sait bien, et que même il est content qu'on ait découvert son secret, parce qu'il

avait des remords de ne jamais laisser la petite fille jouer dehors : elle était obligée de regarder la télé toute la journée, et elle commençait à en avoir drôlement assez. Ça, ça m'étonne, mais quoi, les filles, c'est toujours bizarre.

— Eh bien, elle viendra jouer tous les jours avec mes deux garitoux ! dit mon papa, monsieur Magnat. Et tu verras, ils lui apprendront même à faire des bombes avec les œufs couis !

Alors, tout le monde rigole, et moi je suis bien content que ça s'arrange comme ça. Parce que vous ne savez pas le plus beau ?

C'est Cornin Bouchon qui a demandé à mon papa de lever la punition pour la télé, et maintenant, la télé, c'est chez lui qu'on va la regarder, avec sa petite-fille ! Et ça, c'est vraiment chouette, parce que la télé, et surtout les histoires d'assassins, moi, j'adore ça !